

THEATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,

FRATERNITÉ

PARLONS RAISON,

DIALOGUE PATRIOTIQUE

ENTRE UN ARISTOCRATE, UN DÉMAGOGUE ET UN MONARCHISTE.

L'ARISTOCRATE.

AH ! ah ! vous voilà , monsieur l'enragé ?

LE DÉMAGOGUE.

Chacun l'est à sa manière ; je pourrois cependant prouver que je le suis moins que vous , car je suis du côté du plus fort , & j'écoute ; je prouve ce que j'avance , & vous ne faites jamais que la récapitulation des sottises qu'ont dites & faites vos partisans , & vous avez la mal-adresse de tout défendre. Cette méthode est détestable : l'orgueil vous a perdu ; vous êtes mort , & vous en appelez. Vous avez beau faire , les droits de l'homme ne prescrivent jamais ; vos ridicules prétentions sont anéanties pour toujours : convertissez-vous , & convenez de bonne foi que j'ai raison.

L'ARISTOCRATE.

Je ne conviens de rien , sinon que les circonstances vous ont été favorables , que vous en avez profité , que vous en avez abusé , que vous en abusez tous les jours , & que cela n'est ni généreux , ni juste.

A

L E D É M A G O G U E.

Qu'auriez-vous fait à notre place ? que feriez-vous actuellement , si vous étiez encore ce que vous n'êtes plus , ce que vous ne ferez jamais ?

L' A R I S T O C R A T E.

Je ne me charge pas de répondre à toutes les questions que l'on peut me faire : cela me meneroit trop loin , & m'écarteroit de mon but ; mais je vous soutiens que votre constitution , que vous regardez comme un chef-d'œuvre , n'est que le colosse de bronze aux pieds d'argile.

L E D É M A G O G U E.

Sur quoi fondez-vous votre assertion , que vous ne fortifiez d'aucunes preuves ? A votre avis , c'étoit donc un chef-d'œuvre que l'ancien régime ?

L' A R I S T O C R A T E.

S'il avoit des défauts dans quelques-unes de ses parties , il offroit du moins un ensemble qui annonçoit de la solidité : je n'ai pas besoin de vous en offrir d'autre preuve que sa durée.

L E D É M A G O G U E.

Il est aisé d'abuser de la simplicité & de la crédulité des peuples dans des tems barbares ; c'est par degrés que vous êtes arrivés à la souveraine puissance : l'abus que vous en avez fait , nous a révoltés ; nous nous sommes armés pour défendre nos droits trop long-tems usurpés. Nous ressemblions aux prisonniers que le Cyclope gardoit dans son antre ; nous attendions tous les jours notre tour pour être dévorés. Enfin la crainte qui

nous environnoit a fait place au désespoir : nos premiers succès nous ont rendu compte de notre force ; vous avez fui devant nous ; votre désertion d'autour du trône , que vous vous étiez chargés de défendre , nous a étonnés , & nous nous sommes rendu maîtres de toutes les issues , &...

L' A R I S T O C R A T E .

Une partie de tout cela est vrai , mais étoit-il juste de massacrer inhumainement des hommes dispersés , de porter le fer & la flamme dans leurs retraites , d'encourager la férocité du peuple , d'applaudir à ses forfaits , d'avilir les ministres des autels , d'ébranler les colonnes de l'état avec une fureur , un acharnement , capables de déshonorer une nation pendant des siècles ?

L E D É M A G O G U E .

Je n'ai qu'un mot à dire pour repousser toutes ces inculpations : pour arriver au temple de la liberté , il falloit que nous prissions un grand élan ; quelques idoles vermoulues , jadis l'objet de nos respects , se sont trouvées sur la route du peuple ; il y a porté la hache , & elles sont tombées en poussière ; les amis de la liberté ne sont pas garans des excès que le peuple a pu commettre dans l'ivresse de sa joie ; & comme il ne se souvient jamais des tyrans de la veille , sa fureur a doublé en immolant ceux du jour . Mais sa conduite , toute condamnable qu'elle est , me paroît bien moins affreuse que celle de distributeurs de lettres-de-cacher . Les différentes bastilles de la France ,

offrent des témoignages irrécusables d'une cruauté bien plus révoltante. Ainsi, il n'a fait qu'imiter ses tyrans ; il s'est vengé un instant , & le carnage a cessé : il a marché sur quelques cadavres , pour arriver au bonheur que les décrets de notre auguste assemblée lui promettoit. C'étoit un mal nécessaire : nulle révolution sans perte de sang. Je dis plus, quoique je blâme fortement ces actes de fureur, je n'en suis pas moins convaincu que le peuple, & sur-tout le peuple françois est bon, sensible, généreux, & que ceux qui l'ont gouverné n'ont jamais rien valu.

L' A R I S T O C R A T E .

Vous appelez cela de la modération, de la politesse.

L E D É M A G O G U E .

Ceux qui courent à la liberté ne sont pas polis.

L' A R I S T O C R A T E .

Je suis curieux de voir ce que vous gagnerez au nouveau régime, si toutefois votre constitution s'achève, car votre assemblée nationale est dans un délire perpétuel. Tout cela ressemble à un rêve philosophique bien extravagant. Votre déclaration des droits de l'homme fait pitié : croyez-vous que la nature fasse les hommes égaux en force, en beauté, en adresse, en intelligence...

L E D É M A G O G U E .

C'est moins pour corriger les erreurs de la nature, que pour faire participer tous les hommes aux mêmes droits, aux mêmes avantages de la

société, que nous avons consacré ces maximes , qui sont les bases indestructibles de toute morale & de toute bonne législation. Notre projet n'est pas de rendre les hommes parfaitement heureux , mais le moins malheureux possible , de leur rendre compte de leurs droits , pour leur apprendre à résister à la tyrannie , à se défier de ceux qui le gouvernent ; & nous préférons ces orages à ce calme perfide auquel vous voulez nous rappeler ; c'est le calme des sépulcres ; il nous fait horreur...

L' A R I S T O C R A T E .

Ainsi la souveraineté vous déplaît , & vous croyez pouvoir vous passer de l'ordre de la noblesse , des avantages attachés à une puissance qui fait tout mouvoir en un instant , par des agens exercés à obéir au premier signal ? Vous croyez avoir beaucoup gagné à la spoliation & à la dégradation du clergé ! L'expérience vous apprendra qu'on ne viole pas impunément les droits sacrés de la propriété , qu'on ne touche point à l'arche sainte sans être frappé de vertige ; qu'on ne ravit pas l'autorité à ses chefs légitimes , pour en revêtir des gens de rien.

L E D É M A G O G U E .

Comme toutes ces belles objections ont été réfutées victorieusement , & que tous ceux qui les font ne sont pas de bonne foi , & ne sont que les échos les uns des autres , je n'entreprendrai pas de faire un traité pour les convaincre. Le voile de l'in-

térêt, étendu sur la vérité, ne leur permettroit pas de la discerner ; je me bornerai à dire que puisqu'il a plu à l'assemblée nationale de conserver son roi, je ne m'y oppose pas ; mais je veux qu'il soit sans pouvoir pour faire le mal, qu'il n'exécute rien, qu'il n'entreprenne rien, sans consulter la nation, qui a le pouvoir absolu, & qui doit le conserver ; je veux que le principe de l'égalité, reconnu par l'assemblée, soit gravé d'une manière inéfacable dans tous les cœurs.

Les rois sont faits pour les peuples, & les peuples ne doivent pas être des esclaves courbés devant l'estrade qui les sépare de cette puissance conventionnelle. Un roi est le commis de la nation, & rien de plus ; & nous ne voulons plus de cette hiérarchie de dignitaires, dont les titres insultans dégradoient la majesté du peuple. Je veux aspirer à tout, lorsque je me serai rendu digne de tout : le sang d'un duc n'est pas plus pur que le mien, & mon dernier mot est *liberté, égalité* ; aussi ai-je fait graver sur mes boutons, *vivre libre ou mourir*, & tous les bons citoyens devoient en faire autant.

L'ARISTOCRATE.

N'exigeriez-vous pas que l'assemblée nationale fit un décret pour en ordonner l'usage, comme elle a fait ou autorisé un règlement pour avoir une cocarde à son chapeau, sous peine de ne pas jouir de la promenade dans le jardin des Tuileries ?

LE DÉMAGOGUE.

Ne plaisantons pas là-dessus, c'est le signe respectable de notre liberté, & je trouve bien moins extraordinaire qu'on oblige tout citoyen de le porter aux environs du lieu où siègent nos législateurs, que je ne trouve ridicule l'injonction que faisoit le maître des cérémonies de s'affubler d'un vêtement noir, lorsqu'un souverain qui m'étoit fort indifférent, qui le plus souvent avoit fait le malheur de ce qu'il appelloit son peuple, comme un chasseur dit : mon chien, avoit rendu sa vilaine ame.

L'ARISTOCRATE.

Vous prenez de l'humeur ; si les injures s'en mêlent, je me retire, car je ne fais pas assaut d'injures ; mon éducation.....

LE DÉMAGOGUE.

En quoi cela peut-il vous regarder, vous n'êtes pas un roi ?

L'ARISTOCRATE.

Je suis gentilhomme, Monsieur.

LE DÉMAGOGUE.

Grand bien vous fasse, si cette erreur contribue à l'entretien de votre santé, comme elle nourrit votre orgueil ; mais je prendrai la liberté de vous dire que je me crois votre frere, que nous sommes enfans du même pere, que cette chimere qui vous entretient dans la croyance que vous valez mieux qu'un autre homme, est une insulte

faite à un de vos semblables, que vous ne deviez cette existence ridicule & outrageante qu'à un préjugé barbare, que l'opinion qui vous avoit créé vous a détruit, & que votre obstination à faire valoir un autre titre que celui d'homme est une extravagance.

L'ARISTOCRATE.

Monseigneur, je ne souffre pas d'outrage.

LE DÉMAGOGUE.

Ni moi. Sortons.

LE MONARCHISTE.

Eh ! Messieurs, qu'allez-vous faire ? vous vous dites citoyens, vous êtes frères, vous êtes faits pour honorer le titre d'homme, & vous allez vous égorger, parce que vous n'êtes pas du même avis sur une chose qui ne méritoit pas la plus légère discussion ; vous avez conservé de la modération en traitant des points de la plus grande importance, & vous vous en écarterez parce que votre amour-propre s'est irrité. Souffrez ma médiation, elle n'aura rien d'offensant, ni pour l'un ni pour l'autre ; & je ne doute pas que vous ne finissiez par être du même avis, si vous voulez m'honorer d'un peu d'attention.

LE DÉMAGOGUE.

Moi ! du même avis que Monsieur ! oh ! non, j'ai les aristocrates en horreur.

L'ARISTOCRATE.

Et moi les éné.....

LE MONARCHISTE, *en lui mettant la main sur la bouche.*

Les injures sont toujours de trop, parce qu'elles ne prouvent jamais rien. N'être pas du même avis n'est qu'un petit mal; mais je crois que c'en est un très-grand de passer avec vélocité de l'opposition de sentimens, à la haine & à la vengeance; calmez-vous, je vous en prie, & souffrez que je vous fasse part de mon opinion sur la matiere dont vous vous occupez depuis un quart-d'heure.

L'ARISTOCRATE.

Vous avez l'air d'un galant homme, Monsieur, je vous écoute.

LE DÉMAGOGUE.

Je vous promets la plus grande attention.

LE MONARCHISTE.

Je suis étranger, & je vis en France depuis fort long-tems, parce que ses habitans m'ont paru les hommes les plus sociables de l'Europe. J'ai vécu chez différens peuples, j'ai étudié leurs gouvernemens, j'ai médité sur-tout ce qui peut contribuer au bonheur de mes semblables; & mes réflexions, rangées dans un ordre convenable, ne leur seroient peut-être pas inutiles; mais mes occupations exigent une application constante pour faire subsister une famille nombreuse dont je suis le pere, & je ne puis consacrer aucune partie de mon tems dans les assemblées publiques

où l'on discute les avantages & les inconvéniens d'une nouvelle législation pour la France.

Un philosophe françois (c'est, je crois, Descartes) a dit que pour trouver la vérité, il falloit s'en tenir aux opinions modérées; qu'en occupant le centre d'un cercle, on avoit à faire que la moitié du chemin pour arriver à un des points de sa circonférence, & que ce chemin étoit double pour celui qui s'écartoit de cette méthode.

Vous vantez, Monsieur, (en s'adressant au démagogue) les avantages de la liberté, & je vous crois fait pour en sentir le prix & pour en jouir, parce que je ne vous crois pas capable d'en abuser. Je crois avec vous que la liberté est un bien inestimable pour tous; je crois qu'elle arrête l'effort de la tyrannie, qu'elle donne du mouvement à toutes les vertus, qu'elle entretient une émulation respectable, une surveillance utile; mais pour qu'elle produise tout ce bien-là, il faut connoître parfaitement la nation qui en réclame les avantages. Toute vertu a ses bornes, toute jouissance a les siennes; là est le plaisir, à côté se trouve la douleur. La liberté ressemble à certains fruits dont la forme & la couleur sont agréables à l'œil, & dont on ne peut se rafraîchir sans danger, que lorsqu'ils sont arrivés à leur point de maturité. La liberté indéfinie est presque par-tout un grand mal; elle ne pourroit être qu'un bien chez un peuple d'anges, & alors son nom ne seroit pas connu; c'est toujours chez les

nations les plus spirituelles & les plus corrompues qu'on lui élève le plus grand nombre d'autels.

Les républiques, composées d'un petit nombre de villes, peuvent se soutenir long-tems lorsqu'elles manquent d'or, & que leurs habitans ont des mœurs agrestes; si le luxe s'y introduit, il les corrompt & leur prépare des fers.

Chez un grand peuple les formes républicaines sont impossibles; le dégoût & l'horreur qu'inspire la tyrannie peuvent faire croire un instant le contraire. Mais l'expérience, fille du tems & de la réflexion, apprendra qu'elles doivent s'user en peu de tems par un frottement violent & rapide, ou elles se paralyseront.

Je n'ai jamais conçu une mécanique sans contreforce, & je pense qu'un gouvernement, pour être bon, a besoin d'un régulateur; tous les desirs sont violens, tous ne sont pas justes, tous ont donc besoin d'être réprimés. Le bonheur ne se compose pas de jouissances immodérées, ou il se détruit par les entreprises exagérées de la volonté. Un peuple sensible, vif, impatient, accoutumé à la sécurité, je devrois dire à la paresse, ou à l'insouciance auxquelles la volupté a livré son ame, peut bien, à son réveil, croire pendant quelques années que sa félicité naîtra d'une agitation continuelle; mais il arrivera l'une de ces deux choses: c'est qu'il deviendra injuste par susceptibilité (si je puis m'exprimer ainsi) soupçonneux, injuste, & il

n'aura plus qu'un pas à faire pour devenir idolâtre, ingrat & féroce dans le cours d'un mois ; les faits ne me manqueroient pas pour venir à l'appui de mon raisonnement, mais je n'aime point à faire de reproches qui aigrissent, lorsque la modération peut produire de bons effets sans y joindre le moindre inconvénient.

Je compare ces aimables François à des enfans aux approches des vacances ; la contrainte devient pour eux une barrière qui les irrite ; ils la franchissent & renversent dans leurs jeux les valets du collège. Les désordres qui naissent de l'abus de leur liberté les forcent, par intervalles, à réfléchir sur leur insubordination ; ils prévoient qu'il faudra dans deux mois se soumettre à un nouveau régime, & leur égarement cesse tout-à-coup.

J'augure bien de la générosité de mes bons François, si les vrais patriotes s'occupent des moyens de régler leur marche ; leur nouvelle constitution leur assurera un bonheur durable, si la perfidie de quelques hommes farouches & ambitieux qui n'aiment à vivre qu'au milieu des orages, n'égarent pas totalement leur raison. Une monarchie tempérée est le plus grand bien auquel ils puissent aspirer, comme le plus grand mal auquel ils puissent atteindre est une liberté indéfinie qui ne trouve point sur sa route de modérateur qui calme son effervescence.

Le peuple françois ne peut être souverain que par la même raison que l'homme est libre ; mais

il ne doit exercer la souveraineté que par des formes qui en préviennent l'abus, comme l'homme ne doit user de la liberté qu'en conformément à des loix qui en reglent l'usage; tout arbitraire ici seroit funeste à son existence politique comme au bonheur de chaque individu. Il suit de là, que pour organiser un grand état, une machine législative (pardonnez-moi cette expression, vous savez que des choses nouvelles font créer de nouveaux mots) qui puisse manifester le vouloir de tous, & une machine exécutive ou propre à exécuter, étant devenues les objets du vœu de tous, les deux machines doivent concourir uniformément à le remplir sans se heurter.

Je regarde donc, en vertu de ce principe consacré par vos législateurs, comme des brouillons très-coupables, ceux qui d'une part calomnient & le pouvoir constituant, & la main sacrée qui met ce pouvoir en mouvement.

Que des haines particulières, que l'esprit de parti cherche à semer la division, cela ne m'étonne pas; mais cela m'indigne. Je sais que l'ambition toujours ardente dans ses projets, souvent aveugle & toujours forcenée dans ses moyens, détruit quelquefois d'une main ce que l'autre a édifié. Quel est, en pareil cas, le devoir du bon citoyen? c'est d'avertir le peuple du tort qu'il a de prendre part à ses dissensions, de s'en amuser, de se passionner pour les acteurs de cette scène barbare; s'il a voix délibérative dans une assemblée, il

doit opiner pour que l'abus soit réprimé; s'il est condamné à vivre isolé, sa plume ou sa voix peuvent servir à éclairer tous ceux qui s'égarent; & toujours il doit le faire avec la modération qui convient à l'homme qui n'a pas perdu sa dignité.

Le roi étant le chef ou régulateur de la machine à exécuter, il se trouve que dans la constitution est inhérente la faculté de corriger & d'améliorer légalement; il y a, & il doit y avoir par conséquent liberté d'opinion; & il faut bien se garder de confondre, & le moment actuel, & les hommes actuels avec la constitution.

Tous les ouvrages de la main de l'homme sont sujets à des réparations continuelles, parce que les passions, toujours entreprenantes, portent leur poison corrosif autour des établissemens les plus sages; il s'y insinue, il les mine, & finit par les détruire.

Mais si les passions détruisent, les passions réparent aussi; ainsi l'amour de l'ordre force de revenir sur les loix qu'on a faites avec précipitation, dont la contrainte a hâté la promulgation.

En présentant mon opinion sur la nécessité de revoir, dans une seconde législature, l'immense ouvrage qu'a entrepris celle-ci; je ne veux pas faire entendre que son ouvrage doit être détruit pour être refait, mais revu, pour le mettre en harmonie avec nos dispositions natives, & avec nos besoins. — Je soutiens (& ne crois pas

me tromper) qu'il est bientôt tems que nos législateurs, dont la carrière fatigante qu'ils ont courue, a épuisé les forces en exaltant leur ressentiment par des contradictions, cessent leur travail, pour en livrer la continuation à d'autres dont la tête sera plus calme, & plus propre par conséquent à cette révision que je crois nécessaire.

Il est bien important que cette fièvre qui nous brûle suspende les ravages qu'elle a faits dans notre sang; il est bien nécessaire que la paix renaîsse, que les passions s'éteignent avec les factions qui les alimentent, & que l'on jouisse enfin de cette constitution si désirée que les uns calomnient & que les autres déshonorent.

Quand je me suis adressé à votre adversaire, Monsieur, dit le monarchiste à l'aristocrate, j'ai eu une double raison pour en agir ainsi: la première, c'est que sentant bien que la révolution vous ayant privé de quelques avantages, & votre aigreur étant, par-là même excusable, j'ai dû combattre celui qui profitoit d'une portion de ce qui vous étoit enlevé, avantage qui eût dû suspendre les effets de sa vivacité, en s'adressant à vous; ses principes rigoureux lui ont fait prendre l'individu pour le corps entier, & il étoit de l'exacte justice qu'il essuyât ma première décharge. — Pendant que j'usois de la dictature que votre honnêteté m'a confiée, j'ai vu que par degré vous étiez plus disposé à faire des

sacrifices devenus nécessaires, & qui ne doivent rien coûter à l'ame élevée qui aime toujours à tirer sa gloire de son propre fonds. Votre générosité a fait un devoir à votre adversaire de n'être point en reste avec vous; en détournant votre attention, j'ai produit un autre effet, c'est de ramener le calme & la sérénité sur vos physionomies; cette complaisance de votre part est une preuve que le cœur n'est pas toujours coupable des égaremens de l'esprit, que l'amour-propre est le pere de toutes les querelles, & que la défiance dans ses opinions est un préservatif très-utile contre toutes les exagérations.

Qui le croiroit? un homme d'une espece fort décriée par les factieux, parvint, avec les précautions de l'équité & de la délicatesse, à éteindre la premiere étincelle d'une querelle qui alloit fouiller la terre du sang d'un homme égorgé par son semblable. Il les réconcilia, les embrassa, & ils se retirerent.

Témoin de cette scene intéressante, ma mémoire m'a servi à en livrer le détail au public presque sans altération, du moins pour le fond. — Puisse-t-il servir à la conservation de ceux qui sement par-tout les germes de la division, qui alimentent les fureurs du peuple, qui irritent la défiance générale, qui ralentissent les effets de la réunion, si désirée, du peuple avec son chef, du chef avec son peuple, & qui diffèrent par-là le bonheur général!



